



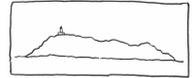
L'Île des anamorphoses
première version d'Isabel Garcia Gomez
(édition commentée)

Avant-propos de l'éditeur

Étonnant texte que cette nouvelle inédite, retrouvée l'année dernière dans les archives de Borges conservées au Ransom Center, Texas. D'une longueur cohérente avec les nouvelles connues de Borges, d'une construction également familière à l'auteur – celui-ci, après une brève présentation du contexte dans lequel il en prend connaissance, retranscrit le témoignage d'un confrère –, tout porte à penser qu'on se trouve là devant une nouvelle tout à fait caractéristique de son œuvre. Pourtant, sur la première page du manuscrit, de la même plume et de la même main que celles qui ont forgé le texte, se trouve cette mention : « 1928. No ficción. » La date, 1928, indique que le texte aurait été écrit au tout début de ses activités littéraires. Bien avant ses premières nouvelles connues. Et il y a cette indication : « No ficción. » Si l'écriture de cette courte mention en a été formellement attribuée à Borges, l'encre n'est pas la même que celle utilisée pour le reste du manuscrit, et s'il n'est pas encore possible de la dater, il apparaît clairement que ces mots n'ont pas été écrits à la même époque. S'agit-il d'une note pour lui-même, alors qu'il réunissait, plus tard, les nouvelles qui constitueraient son premier recueil ? Une note pour ceux qui la retrouveraient plus tard ? Un indice pour la compréhension du texte, voire de son œuvre entière ? Ou alors... une mystification ? Ce texte ne pouvait que faire l'objet d'une publication individuelle, enrichie d'une édition critique. Car, fiction ou non fiction, le contenu et la forme de ce texte font de lui un écrit fondamental dans l'étude de l'œuvre de Borges. La présente édition se propose alors de soumettre, au fil du texte, des notes qui permettront d'introduire les questionnements, encore non résolus, que pose ce texte aussi inédit qu'édifiant.

1

Le fait se produisit voici quelques dix années, au retour d'un voyage qui m'avait mené en Espagne, puis à Genève. J'avais retrouvé là-bas les compagnons que j'y avais laissés, qui m'avaient fait l'effet d'être restés dans une temporalité immobile quand, moi, j'avais grandi. Le voyage, l'émotion des retrouvailles avec le passé, puis le retour aux



projets littéraires qui étaient restés en suspens à Buenos Aires, m'avaient relativement fatigué : j'avais attendu quelques jours, peut-être une semaine, avant de répondre aux invitations qui m'attendaient. Amadeo Colón Ibáñez, qui devait mourir quelques mois plus tard d'une maladie fulgurante à propos de laquelle les médecins ne purent se mettre d'accord, ni avant, ni après sa mort, m'avait convié à dîner chez lui. Nous discussions de l'attribution récente d'écrits anonymes à un auteur mal connu du XVIII^e siècle, Antonio Mendoza, quand il alla chercher dans sa bibliothèque un vieux carnet, davantage enveloppé que relié d'un cuir passablement usé, qu'il me mit dans les mains. Je le feuilletai avec précaution : une cinquantaine de pages de papier jauni, écorné et cassant étaient couvertes – pas toutes : certaines semblaient vides, d'autres comportaient des lacunes plus ponctuelles – d'une écriture ancienne que je reconnus comme devant dater du XVII^e siècle. L'encre était pâle cependant, trop pâle pour que la lumière ténue de la lampe qui m'éclairait me permette de lire facilement. Mon attention retourna alors vers mon hôte, dont la brillance du regard traduisait l'impatience. Il avait oublié ce carnet depuis des années, me dit-il, c'était notre conversation qui la lui avait rappelée. Voici quelle en était l'histoire.

Une vingtaine d'années plus tôt, alors qu'il faisait lui aussi un voyage vers l'Europe, son navire avait essuyé une tempête qui les avaient laissés saufs mais avait néanmoins causé des dommages assez préoccupants pour que le capitaine décide de faire escale sur une petite île inhabitée, afin d'effectuer les réparations indispensables à la poursuite de la traversée. La plupart des passagers avaient souhaité rester sur le bateau, ne goûtant guère la découverte de territoires inconnus dont on ignorait les dangers. Pour sa part, Amadeo Colón Ibáñez, qui était jeune à l'époque, avait vu dans cette mésaventure une occasion de fouler une terre que jamais plus, certainement, le hasard ne lui permettrait d'accoster. Il s'était promené pendant quelques heures le long de la côte bordée d'une plage de sable un peu caillouteux, quand il s'était arrêté au niveau d'un rocher plat, sur lequel il s'était assis. Là il avait regardé l'horizon, une main explorant distraitement le sable, laissant s'égrener les particules fines pour ne retenir entre les doigts que les petits coquillages abandonnés par les vagues. Il s'était plu à jouer avec l'idée que le navire pourrait repartir, et l'oublier là. Ce sentiment avait provoqué en lui un léger frisson de peur, mais aussi un frisson d'envie. Seul au monde, il n'aurait plus rien à prouver à personne d'autre qu'à lui-même. Mais alors, pour qui seraient ses pensées, pour qui continuerait-il de créer, de rêver ? Il était temps pour lui de retourner au navire. Il allait



se lever, quand sa main, qui relâchait une dernière poignée de coquillages, toucha une matière pas vraiment molle, mais souple. Amadeo Colón Ibáñez s'en étonna et regarda ce qui n'était de toute évidence ni pierre ni nacre. C'était du cuir. Et c'était la couverture du carnet qu'il venait de mettre entre mes mains.

Ce n'est qu'une fois le bateau reparti qu'il s'enquit de son contenu. Il le lut pendant la fin de la traversée, puis ses pensées furent requises par les rencontres qu'il fit en Europe, le carnet resta dans sa valise, et, de retour en Argentine, il ne le sortit que pour le glisser dans sa bibliothèque entre deux livres, remettant à plus tard l'entreprise de chercher quel pouvait en être l'auteur, et par quelle aventure il avait échoué sur la plage d'une île déserte. La réalité est qu'il n'y pensa guère plus, jusqu'à ce soir où il le ressortit de sa bibliothèque pour me le remettre. C'est tout au moins ce qu'il me certifia ce soir-là. Mais à la lecture du texte qu'il avait découvert, je ne pus ensuite que m'étonner d'un tel manque d'intérêt de la part du chercheur qu'il était.

À ma demande, motivée il faut le dire par une curiosité impatiente, Amadeo Colón Ibáñez me laissa le carnet, que je rapportai chez moi. Je passais la nuit à le lire, car je peina à déchiffrer l'encre tantôt délavée, tantôt décolorée par le soleil, tantôt tout à fait disparue. Je retranscrivis ici le texte que je découvris alors, car la surprise que je conçus à sa lecture m'oblige, je crois, à sauver ce texte du dépérissement inéluctable de sa matière. J'ai l'espoir, également, de faire surgir, sous le geste de ma plume, une clarté que la lecture seule ne me permet de percevoir. À cette fin, et pour initier une analyse qu'un prochain lecteur pourra continuer, je me permets d'ajouter au texte original les notes qui me viendront au fil de la transcription¹. La voici.

Le soleil était à son zénith quand il ouvrit les yeux. « Baissez les voiles ! hurla-t-il. La tempête approche ! » Mais de voiles il n'y avait pas au-dessus de lui. De tempête il n'y avait pas à l'horizon. Seul dardait un soleil blanc dans le ciel d'azur. Autour de lui il n'y avait pas d'hommes. Il y avait du sable, et de l'eau, à perte de vue.

¹ NDE : Afin de clarifier auprès du lecteur la source des notes qu'il rencontrera au fil de cette édition commentée, il convient d'en préciser l'usage des abréviations. Deux abréviations existent déjà dans le manuscrit de Borges : NDA pour les notes de l'auteur du carnet dont il transcrit le texte, NDT pour ses notes à lui (nous proposons pour NDT la signification de « note du transcripteur », Borges lui-même faisant ici mention de son travail de transcription). Les NDE sont relatives à la présente édition.

Précisons que les notes de Borges, qui se trouvaient dans son manuscrit soit intercalées dans le texte, soit rajoutées en marge ou sous le texte, ont été réunies ici en notes de bas de page afin de faciliter la lecture du texte.



Le Capitaine Eudoro Acevedo² se leva, et regarda l'évidence. Il avait échoué sur la côte d'une terre qui lui était inconnue. Alors qu'il regardait l'horizon vide lui revint en mémoire le naufrage. Le cri des voiles qui se déchiraient, le cri des hommes sur le pont. Il avait tenté de les sauver, leurs vies avant la sienne. Mais au terme de son combat avec la tempête, le galion avait capitulé, il avait coulé, emmenant avec lui les hommes vers le gouffre noir de leur tombeau. Eudoro Acevedo, lui, avait refusé de se soumettre au destin. Il avait empli ses poumons de l'air glacé de la nuit, il s'était laissé absorber par les abysses, et quand celles-ci avaient relâché leur étreinte il était remonté à la surface. Une étoile dans le ciel lui avait montré la route, et il avait nagé.

Debout sur la plage, les jambes campées dans le sable, le buste droit, le Capitaine Eudoro Acevedo regardait son nouveau territoire. La plage était mince, une forêt touffue la bordait. La végétation, qu'il avait étudiée dans les livres et parmi laquelle il reconnaissait cocotiers, filaos et tamariniers³, lui indiquait qu'il se trouvait probablement sur une île. Or cette supposition ne pouvait rester supposition : il fallait qu'elle devienne certitude, car de sa connaissance de la terre qu'il foulait dépendrait son destin. Il savait déjà que nul ne viendrait le chercher : il était certainement le seul survivant de son naufrage. Il s'avança vers l'océan, entra dans les vagues qui refluaient calmement sur le sable tranquille, et observa la topographie de la côte. Sa courbe était ronde, qui lui confirmait la supposition de l'île. À l'ouest – et c'était là-bas que le vaisseau aurait dû le mener, s'il n'avait fait naufrage – le soleil commençait de descendre sa course. Eudoro Acevedo décida de marcher dans la direction qu'aurait dû poursuivre sa traversée.

Par grandes foulées dignes et conquérantes, Eudoro Acevedo prit route vers son destin. Lorsque la soif se faisait sentir, il cueillait un fruit juteux d'un arbre bordant la végétation et se reposait un instant sous son ombre lourde. Puis il repartait. Il marchait depuis une heure peut-être, à la plage courbe succédait la plage courbe, quand à une lieue peut-être, au plus loin qu'il pouvait voir l'étendue de sable, il remarqua que celle-ci quittait enfin sa ronde pour se poursuivre plus droite. Le soleil qui l'éblouissait ne lui permettait pas de percevoir si cette avancée de sable se continuait en terre ou se

² Eudoro Acevedo se trouve être le nom du protagoniste de « Utopie d'un homme qui est fatigué », nouvelle de Borges publiée en 1975. À noter que Borges ne relève pas la coïncidence de ce nom... alors qu'Acevedo est le nom patronymique de sa mère. (NDE)

³ Si le tamarinier a été introduit en Amérique dès le XVI^e siècle, le filaos, originaire d'Asie, n'est attesté dans la région pacifique qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. Cette incohérence géographique ouvre deux perspectives : la première étant que ce texte soit le premier et seul témoignage de la présence de cette espèce dans cette région et à cette époque, la seconde étant que ce texte soit un faux. (NDT)



terminait dans l'eau. Mais dans sa poitrine battit l'espoir de rejoindre une terre vaste et habitée : si la vie l'attendait au loin, il devait la rejoindre sans attendre. Eudoro Acevedo pressa le pas, le cœur et les muscles gonflés de confiance. C'est alors qu'une apparition étrange entra dans son paysage. Se projetant de la forêt, un tigre de taille formidable s'élançait vers la mer, mais plus étrange encore que la présence de ce félin était sa pose : les pattes avant tendues dans l'élan, la gueule ouverte, il était figé dans son mouvement, il bondissait à l'arrêt⁴. Eudoro Acevedo s'était figé lui aussi, il observait le phénomène, attendait une résolution. Mais rien ne venait, le tigre ne bougeait pas, ses pattes arrière ne décollaient pas, enracinées dans le sol. Alors il s'approcha, et à mesure qu'il approchait, il découvrit que le tigre n'était qu'une illusion : ce qu'il voyait n'était qu'un arbre couvert de lourdes grappes de petits fruits de la couleur du précieux safran et zébré de sombres branches sèches et sans feuilles⁵. Une tempête avait dû le projeter vers la mer – mais, pensa-t-il, une tempête ne l'aurait-elle pas plutôt projeté vers les terres ? À la fois déçu et rassuré de la normalité de sa rencontre, Eudoro Acevedo vit dans cet arbre la possibilité d'élever son point de vue sur l'étendue de terre qu'il convoitait. Il grimpa sur le tronc penché et alla se poster en son point le plus élevé, dressé dans un équilibre instable qui ne l'effrayait point, habitué qu'il était de se hisser sur les voiles. Mais alors que, une main s'accrochant aux branchages et l'autre en visière au-dessus de ses yeux, il allait enfin pouvoir observer la perspective qui s'étendait autour de lui, l'arbre cessa de supporter son corps et le tronc se brisa dans un bruit sec, jetant l'homme à terre. Cela n'allait pas l'arrêter. Il reprit sa route : s'il ne pouvait voir au-delà du présent, rien ne l'empêcherait d'avancer vers son

[...]⁶

enfin parvenu au sommet du rocher, il s'aperçut que ce qu'il avait tout à l'heure pris pour une étendue de terre n'était en réalité, à présent que son point de vue s'était élevé, qu'une succession de petits îlots qui s'étaient échappés de la terre et se suivaient en chapelet dans l'eau. Au loin, la plage poursuivait sa courbe, inéluctablement.

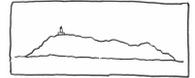
Eudoro Acevedo était homme de bravoure. À cet instant cependant, l'espoir manqua de le quitter. Par deux fois il avait vu ce que le désir de la vie lui avait commandé de voir,

⁴ Je me souviens avoir parlé à Amadeo Colón Ibáñez, peu avant mon voyage en Europe, de ma fascination pour le tigre. Pur hasard que la présence pour le moins incongrue de cette image ? (NDT)

Le tigre est en effet une image récurrente dans l'œuvre de Borges. (NDE)

⁵ La description de cet arbre à fruits jaunes pourrait être celle du margousier, qui en période de sécheresse peut perdre ainsi ses feuilles tout en conservant ses fruits. Cependant, originaire d'Inde, sa présence dans les Caraïbes ne semble avoir été observée qu'après la venue de colons indiens au XIX^e siècle. (NDE)

⁶ Le texte se perd sur quelques lignes, l'encre ayant été diluée par une large auréole d'eau. (NDT)



mais n'était en réalité que le fait de l'île. Île trompeuse. Mais le soleil qui se couchait à présent dans les flots, les nappant d'un scintillement doux et calme, lui rappela tous ces crépuscules inquiets qui avaient pourtant eu un lendemain salvateur. Demain le destin lui apparaîtrait éclairé d'une nouvelle lumière. Alors il s'allongea sur le sable tiède et se laissa emporter par le sommeil.

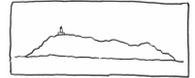
Le soleil qui lui avait caressé la joue droite de ses derniers rayons le réveilla en agaçant sa joue gauche. Eudoro Acevedo s'assit et regarda l'astre rassembler la couverture rouge qu'il avait déposée dans l'eau, puis s'élever rond, jaune et puissant dans le ciel.

[...] ⁷

Eudoro Acevedo s'arrêta brusquement : devant lui s'ouvrait une crique majestueuse, bruyante du ressac des eaux qui, captives des bras qui les entouraient, se débattaient en vagues écumantes. Son regard remonta la paroi sur un spectacle prodigieux : la crique était dominée par une falaise concave qui remontait en la forme d'une immense vague prolongeant l'élan de la mer jusqu'à finir de s'enrouler sur elle-même, propulsant ainsi du sommet du rocher une crête spumeuse et comme impatiente de retomber dans les eaux, dans un porte-à-faux à la fragilité émouvante et effrayante tout à la fois. Par quelle violence les eaux avaient-elles créé ce phénomène ?

De surprise, Eudoro Acevedo ne put retenir un cri, un « oh ! », qui alla se briser comme les vagues sur la falaise. Mais la roche ne l'absorba point, elle la projeta en un autre point de sa courbe, qui l'envoya dans la volute de sa crête, laquelle la recracha pour lui restituer un son éraillé en ricochets, dans lequel il entendit : « soc-or-ro ! soc-or-ro ! » Et c'était le cri des hommes qu'il avait perdus en mer, ses hommes qui au moment où la coque du galion s'était déchirée, dans un élan d'espoir fou, avaient hurlé vers le ciel « socorro ! socorro ! » Eudoro Acevedo, ne supportant l'écho qui continuait de résonner en sanglots chaque fois plus faibles mais chaque fois plus désespérés, mit ses mains sur ses oreilles pour préserver son âme de l'appel déchirant du souvenir. C'est dans ce silence qu'il vit alors une fissure se former dans la nuque de la crête rocheuse et descendre dans sa chair de pierre comme la lente lame d'une guillotine. De stupeur il retira ses mains de ses oreilles : la pierre se déchirait dans un cri épouvantable renvoyé à l'infini par l'écho de la falaise, puis elle bascula lentement et alla se fracasser dans les flots, provoquant un trou si effrayant que les vagues semblèrent hésiter à venir le remplir, et lorsqu'elles osèrent, le trou disparut instantanément, emportant la roche

⁷ *Idem.* (NDT)



formidable, et les flots se calmèrent, et le silence survint. La falaise amputée de son excroissance surplombait la crique, noble et clame, elle continuait de dominer la mer, rien ne s'était passé.

Alors Eudoro Acevedo s'avança vers la crique

[...] ⁸

qu'il longeait à présent ne possédaient plus de fruits : à chaque pas sa gorge s'imprégnait davantage du goût sec de la soif. Et la plage poursuivait immuablement sa route, conservant le même cercle régulier. Ronde, parfaitement ronde devait être cette île. Depuis cinq jours qu'il marchait le long de la côte, il était forcément repassé plusieurs fois sur ses pas. Pourtant, il était certain de ne pas avoir vu deux fois le même rocher, le même coquillage, le même grain de sable. Il s'arrêta. C'est alors qu'il aperçut, sortant de la végétation, une ligne ondoyante et scintillante qui rejoignait l'océan. Un ruisseau ! Eudoro Acevedo se mit à courir : à mesure qu'il approchait, le cours d'eau semblait miroiter davantage, il lui semblait entendre déjà le bruissement de l'eau creusant le sable. Mais alors qu'il n'en était plus qu'à une centaine de pieds, peut-être, le ruisseau sembla se tarir. Sa ligne s'éloignait de la végétation, l'eau rejoignait l'eau, et quand il fut à quelques pas de son espoir, il crut voir un dernier filet d'eau finir de glisser sur le sable pour disparaître dans les flots. Mais sur le rivage n'existait en réalité qu'un sillon sinueux et sec, parsemé de coquillages restés prisonniers, qu'une risée soudaine couvrait à présent de nouveaux grains de sable. C'était bien la route d'un ruisseau, mais le ruisseau avait tari. Ce qu'il avait vu n'était que la mémoire du passage de l'eau : la lumière rasante du soleil couchant, faisant scintiller les coquillages nacrés, lui avait renvoyé l'illusion de l'eau.

Il n'allait cependant pas se laisser arrêter par le désespoir. Le ruisseau évanoui l'avait trompé, mais il lui indiquait qu'en amont de sa trace, dans la forêt, il y avait de l'eau. Et s'il y avait de l'eau il y avait de la vie. Des dangers peut-être aussi, mais le danger de mort le plus sûr était à présent la plage.

Eudoro Acevedo ne connaissait pas la peur : il entra dans la forêt, d'un pas ferme et conquérant. À peine eut-il repoussé les branchages denses et épineux qui opposaient résistance à son ardeur, fouetté et déchiré de ses bottes les lianes qui voulaient le faire trébucher, qu'un paysage fort étrange se présenta à lui. Derrière la paroi végétale qui

⁸ Ici commencent plusieurs pages d'apparence vides d'écriture. En y regardant bien, on aperçoit cependant de très pâles fantômes de mots qui semblent s'être décolorés sous l'effet de la lumière. Une hypothèse en pourrait être que le cahier serait resté ouvert pendant quelque temps sous le soleil et que le vent aurait tourné ces pages de manière à ce qu'elles se décolorent l'une après l'autre. (NDT)



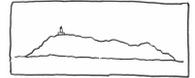
séparait la plage de la forêt s'ouvrait une sorte de clairière de forme hexagonale, dont un des pans s'écartait sur un sentier profond à l'extrémité duquel il pouvait percevoir une lumière ténue. Sur chacun des quatre pans fermés (en comptant celui par lequel il était entré et celui qui menait au couloir, il n'en restait plus que quatre formant paroi) se dressaient, accolés les uns aux autres, quatre arbres à la ramure basse (à peine plus haute que Eudoro Acevedo) formant le départ d'une voûte. Leurs troncs étaient marqués de bas en haut de lignes horizontales, sortes de rayures inversées faites d'une surépaisseur de l'écorce, comme les lèvres qui se produisent avec le temps autour d'une blessure. De chacune de ces lignes s'élevaient verticalement une multitude d'autres lignes de la longueur d'une main d'homme, faites de concrétions d'écorce également, mais plus sinueuses, formant boucles parfois, comme semblables à une écriture⁹. Au centre de l'hexagone, une sorte de puits aux rebords peu élevés, qu'il comprit être un bassin rempli d'eau. Le Capitaine se précipita sur le précieux liquide et se désaltéra abondamment. Mais alors qu'il se relevait, une lame incandescente venue du ciel fendit les airs puis la surface de l'eau, faisant rejaillir dans ses yeux une lumière si violente qu'il crût en devenir aveugle. Il se rejeta brusquement en arrière et, l'éblouissement heureusement disparu, il osa relever la tête pour voir d'où provenait cette lame. Ce qu'il découvrit était encore plus étonnant que ce dont il venait de faire l'expérience : un étage, puis un autre étage, puis un autre étage, tous de même géométrie hexagonale, se superposaient comme à l'infini, au terme – mais pouvait-on parler de terme ? – desquels s'ouvrait un passage vers le ciel. Ce constat le rassura : ce n'était point une flèche divine qui l'avait frappé, mais un rayon de soleil, concentré par le puits qu'il avait traversé. Ce n'était que le soleil. L'astre qui sur la mer l'avait toujours guidé, qui témoignait de sa présence immuable au-dessus de la terre.

Je l'ai déjà dit : Eudoro Acevedo était un homme connu pour sa bravoure¹⁰. Malgré l'étrangeté des lieux, qui n'avaient de la forêt que la matière, mais certainement pas la structure, il ne chercha pas à reconquérir sa liberté en retournant sur la plage. Il ne serait pas dit qu'il avait reculé devant l'inconnu. Il s'engouffra par le couloir qui devait mener à l'intérieur des terres. Au terme de celui-ci, dont la longueur était d'environ cent pas, s'ouvrait une nouvelle pièce, de forme, de taille et d'aspect exactement conformes à

⁹ On rencontre dans ce passage des références anticipées à la nouvelle *La Bibliothèque de Babel*, publiée pour la première fois en 1941. Le thème de la bibliothèque apparaîtra régulièrement dans l'œuvre de Borges. (NDE)

¹⁰ Le lecteur, si un jour ces lignes trouvent un lecteur, pourra se référer au récit que l'Abbé Sancho fit de la précédente expédition du Capitaine Eudoro Acevedo, récit qui lui parlera bien mieux que moi du courage et de la valeur de cet homme d'une nature sans conteste supérieure. (NDA)

Cette note se trouvait écrite verticalement en marge extérieure du carnet. (NDT)

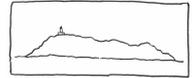


ceux de la pièce qu'il venait de quitter. Cependant, il eut un brusque recul en la pénétrant : une bête l'y attendait, qui s'abreuvait dans le puits qui se trouvait à nouveau en son centre, et se retourna en entendant son pas. Elle avait corps d'homme, mais tête de taureau. Eudoro Acevedo était lettré, il reconnut le Minotaure¹¹. Le Minotaure le regardait : dans ses yeux il n'y avait ni violence, ni curiosité, il y avait la pureté d'une âme vierge qui en rencontrait une autre et cherchait à en goûter l'intention. Eut-il peur ? Ses muscles se tendirent, et dans un bruit de sabot – pourtant, il avait des pieds d'homme – il s'enfuit par un couloir qui n'était pas celui qu'Eudoro Acevedo avait emprunté. Je l'ai déjà déclaré : il ne serait pas dit qu'Eudoro Acevedo avait reculé devant l'inconnu. Il suivit le galop du Minotaure. Il le retrouva dans une nouvelle pièce en tous points semblables aux précédentes. Le Minotaure l'attendait, le corps déjà tourné vers un nouveau couloir et la tête dirigée vers lui, et, quand le pas du Capitaine s'arrêta à l'entrée de la pièce, il s'enfuit à nouveau. Et à nouveau Eudoro Acevedo le suivit. Le Minotaure l'attendait encore, le corps tendu et le regard calme, il s'enfuit à nouveau à son arrivée. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils aient traversé quatorze pièces – ou un nombre infini¹² –, au terme desquelles le Minotaure gravit un escalier qui le mena à l'étage supérieur qu'Eudoro Acevedo avait déjà aperçu depuis la première pièce (mais je n'avais pas encore remarqué¹³ que chaque pièce comportait un escalier, et pourtant chacune en possédait un). Eudoro Acevedo monta à sa suite. Il ne sut pendant combien de soleils et combien de lunes ils évoluèrent ainsi dans le labyrinthe, jusqu'à ce que la bête le mène à un dernier couloir qui, alors qu'il n'avait pas perçu de lumière annonçant sa délivrance, le ramena sur la plage. À ses pieds était la trace du ruisseau qui l'avait fait entrer dans le labyrinthe : le Minotaure l'avait ramené à son point de départ. Et pourtant un phénomène étrange se produisait : le lit du ruisseau commençait de se remplir d'eau. Et au lieu de se jeter dans l'océan, le ruisseau en remontait : le flux à la fois nourri et refoulé par les vagues, il rétrocedait vers l'amont par petits clapots hoquetants. Il coulait à l'envers.

¹¹ Étonnante référence de la part du supposé rédacteur de ce texte. Mais ne précipitons pas nos conclusions, nous reviendrons dessus plus loin. (NDT)

¹² Borges reprendra ce chiffre de quatorze – infini – dans sa nouvelle *La Demeure d'Astérion*, publiée pour la première fois en 1947. La récurrence de références « anticipées » aux futurs écrits de Borges nous autorise à faire ici une première proposition : celle que Borges aurait puisé dans ce texte certaines des images fondatrices de sa future œuvre, et que ce texte se révélerait alors être une source d'inspiration majeure parmi celles qui ont construit l'auteur. (NDE)

¹³ Présence surprenante, ici, de l'emploi de la première personne. Nous verrons plus loin qu'il pourrait s'agir d'une marque d'inattention de la part du primo auteur. Il est également surprenant que Borges ne relève pas ce fait. (NDE)



Eudoro Acevedo s'assit sur le sable. Il était fatigué. Il regarda vers l'ouest. À la frontière des eaux et du ciel, le soleil terminait sa course, calmement il se fondait dans l'océan embrasé. Alors, il s'allongea et ferma les yeux, dans l'attente que la nuit le prenne et le repose de sa longue errance. Mais la nuit ne vint pas. Au contraire, il lui sembla que la lumière se faisait plus forte. Il ouvrit les yeux et se releva : à l'ouest le soleil ne se couchait pas. Il se levait.

Eudoro Acevedo n'était pas homme à se laisser surprendre par le doute. Et pourtant il douta. Avait-il confondu l'est et l'ouest ? Non, il ne pouvait s'être trompé. Même la courbe de l'île n'avait pu le désorienter, lui qui au cœur de la tempête savait où devaient se trouver les astres dans le ciel. Le soleil, ce soir, se levait. À l'ouest. Quel phénomène pouvait rendre cela possible ? Il regarda le ruisseau : il coulait toujours à l'envers, lui confirmant que l'ordre des choses s'était bien inversé. Son incursion dans le labyrinthe avait-elle eu une incidence sur le cours du temps ? Le Minotaure, le ramenant à son point de départ plutôt que le perdant à jamais dans les dédales sombres, l'aurait-il guidé sur la route de son passé ? C'est ce que son instinct, davantage que sa raison, lui indiqua.

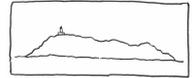
Alors il décida qu'il devait aller vérifier cette hypothèse. Il devait revenir sur ses pas, retourner vers le passé. Il se leva et, malgré la fatigue, reprit sa marche. Dans son dos le soleil se faisait plus chaud, il continuait de s'élever dans

[...] ¹⁴

la crique, et il reconnut la falaise-vague projetant vers le ciel sa crête... intacte. Plus trace du prodige qui avait arraché la pierre à la pierre et l'avait propulsée dans les flots. Il n'y avait plus de doute : les événements vécus sur l'île avaient été annulés. Et alors qu'il regardait les vagues écumer, dans leur mouvement immuable, il se demanda : jusqu'où ses propres actes avaient-ils été annulés ? S'il quittait l'île, s'il nageait jusqu'au galion, le retrouverait-il intact, lui aussi ? L'urgence de la réponse tendit ses jambes. Il s'élança dans la crique et la traversa sans jeter un dernier regard à la falaise. Il courait presque, le sable coulait sous ses pas : le passé l'attendait, l'avenir pouvait être la vie. Et c'est en courant qu'il découvrit l'arbre-tigre, intact lui aussi : les branches

¹⁴ Étrange reproduction ici d'une perte de l'écriture sur plusieurs pages, qui élude, ainsi qu'on le verra, la même portion de chemin parcouru que dans le sens inverse. (NDT)

Les lacunes présentes dans le texte ne provoquent aucune perte d'informations utiles à la compréhension de l'histoire (rien ne semble se passer, pendant ces moments disparus, qui aurait une incidence sur les événements ou les choix du personnage), et suscitent l'interrogation. Sont-elles réellement dues à des altérations produites par le soleil et l'eau ? Ou ont-elles pour but d'économiser la narration et de faire avancer l'histoire d'un épisode à l'autre, par pure facilité ? En ce cas, seraient-elles le fait de Amadeo Colón Ibáñez... ou de Borges lui-même ? (NDE)



cassées avaient repris leur place, jamais le poids de son corps n'avait fait ployer le tronc. Il ne s'arrêta pas pour chercher à nouveau l'image du tigre depuis le point où il l'avait vu : il n'était plus loin du lieu où les flots l'avaient déposé, il devait le rejoindre avant que la nuit ne tombe, à l'est.

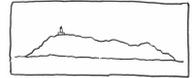
Et alors qu'il y parvenait enfin, alors qu'il reconnaissait les arbres auxquels il avait cueilli ses premiers fruits, alors qu'en tous points la plage, le sable, les coquillages étaient semblables à ce qu'ils étaient quand il avait échoué, à l'endroit où il avait échoué il vit un homme. Assis en tailleur sur le sable, le regard pointé vers l'horizon. Il ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Ses vêtements étaient délavés, ils devaient avoir connu l'eau de la mer, comme les siens. Mais ce n'étaient pas les vêtements d'un capitaine : c'étaient les vêtements d'un moussaillon. Ses deux mains étaient posées sur ses genoux, qu'elles couvaient de leur paume. Devant ses pieds se tenait ouvert un cahier. Il ne bougeait pas. Le capitaine s'assit à côté de lui, sur le sable, et il regarda ce que regardait le moussaillon. La nuit commençait de tomber, la lune se levait. Il resta un moment silencieux, à regarder l'horizon devenir à la fois plus sombre et plus pâle. Puis il tourna la tête vers l'homme, qui n'avait pas bougé. Il remarqua que l'homme, c'était lui.¹⁵ Et alors qu'il regardait l'homme, l'homme prit la parole, et il l'écouta parler. D'une voix monocorde, dont était absente toute intonation qui eût pu trahir une quelconque émotion, il prononça ces mots : « Le vaisseau vient d'allumer ses feux. » Eudoro Acevedo regarda à nouveau l'horizon. C'était vrai. Sous la lune exactement, à même distance qu'elle de la frontière entre l'eau et le ciel, se tenait un vaisseau. Il scintillait de feux clairs qui formaient halo autour de lui, un halo rond et blême. Il le regarda un moment. Puis je me tournai¹⁶ à nouveau vers l'homme. Il avait disparu. Au loin, à l'horizon, le reflet de la lune scintillait à présent dans l'eau calme. Je ramassai le carnet posé devant moi, et repris ma plume.

P. équinoxe, 1653

Ici doit commencer, et se terminer, selon la volonté de Dieu que j'honore et respecte, ma confession. Le récit qui précède les trois pages qui restent encore vierges sur ce cahier n'est pas le récit du capitaine Eudoro Acevedo. C'est le mien. Ce n'est pas le

¹⁵ La présence de ce double sur la plage rappelle le double de lui-même que Borges rencontre dans sa nouvelle « L'Autre », publiée en 1975. (NDE)

¹⁶ Ici, le héros rejoint le narrateur, qui n'est autre que lui-même, ou inversement. (NDE)



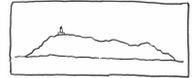
mien. L'homme échoué sur la plage il y a désormais douze jours est celui qui écrit ces lignes. L'homme qui a vécu les aventures surprenantes couchées dans ce carnet n'existe pas. Je dois avouer le mensonge que j'ai créé pour survivre. J'ai compté les jours. En voici douze que mon navire a échoué au large de l'île sur laquelle je me trouve encore. De ce naufrage il n'y eut, je le crains, qu'un seul survivant : moi. Je ne suis pas capitaine. Sur le vaisseau j'étais un moussaillon parmi d'autres, et je tenais le journal de bord de notre traversée de l'Atlantique. Je sais lever et baisser une voile, et c'est tout¹⁷.

Ce n'est pas tout. Je sais aussi user de perfidie pour sauver ma vie : cela, je l'ai appris quand j'ai entendu le capitaine dire aux matelots que le navire ne se relèverait pas de la tempête qu'il venait d'affronter. J'étais alors près du seul canot qui nous restait. Je suis monté dedans, et je suis descendu dans la mer sans attendre les autres. J'ai pris le seul canot, je suis parti. J'ai abandonné les hommes sur le galion, je les ai regardés crier en me voyant disparaître avec leur seul espoir, et je me suis couché au fond du canot pour ne plus les voir. Je me suis endormi. À mon réveil, j'étais sur la plage. Le canot avait disparu. Je l'ai cherché, j'ai marché pendant quelques heures le long de la côte, espérant apercevoir un canot, puis un fragment de canot, puis une latte de bois même. Mais les vagues fouettaient le sable sans rien ramener. Et j'avais soif. Je partis alors en quête d'eau. Je commençai de m'enfoncer dans la végétation. Mais j'entendis du bruit, un grognement, peut-être n'était-ce qu'une branche qui se cassait, et j'eus peur. Alors je retournai sur la plage et je m'allongeai, dans l'attente d'une délivrance, qu'elle ait l'apparence d'un galion ou de la mort.

Mais, pendant la nuit, il plut. Il plut à verses. J'eus la présence d'esprit d'ouvrir la bouche pour recueillir l'eau venue du ciel, et je pensai que si l'eau tombait du ciel pour moi, je devais vivre. Alors j'allai cueillir de grandes feuilles creuses sur des arbres que la lune m'éclaira comme une providence, je les disposai au sol pour qu'elles recueillent l'eau de pluie. Avec ces réserves je vécus trois jours, jusqu'à la pluie suivante qui vint encore me sauver. Je me demande pourquoi le ciel m'a sauvé encore cette fois. Je me demande pourquoi je vis encore, alors que j'ai trahi, que j'ai mené à la mort les miens. Je n'ai pas trouvé de réponse.

J'étais sur la plage, j'avais peur d'entrer dans la végétation, je me contentais de cueillir des fruits qui pendaient aux arbres en bordure de la plage. Je me demandai aussi

¹⁷ Étonnant auteur que ce moussaillon lettré au XVII^e siècle... Les indices relevés jusqu'ici me mènent à ouvrir cette perspective : que Amadeo Colón Ibáñez ait lui-même fabriqué ce texte afin de me piéger. Hélas, si tel est le cas, Amadeo devant mourir quelques mois après ma visite sans que nous ayons pu nous revoir, aurait-il eu l'intention de me confronter à sa mystification qu'il n'aurait pu le faire. (NDT)

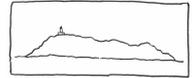


pourquoi ils étaient là, à pousser pour l'homme qui avait trahi les siens. Mais ils me permirent de survivre. Mon esprit cependant commençait à s'affaiblir. Je regardais au loin et je ne voyais pas de terre. Mon espoir d'être retrouvé sur cette île était faible, certainement inexistant. Alors j'eus peur de devenir fou si je restais sur la plage à attendre. Je commençai à marcher le long de la côte. Mais quand j'eus soif, j'eus à nouveau peur de mourir si je m'éloignais trop du lieu où de l'eau m'attendait encore. Je revins, et je m'assis.

Je regardai autour de moi si je pouvais occuper mes mains d'une manière utile. Je n'avais pas l'intention de me construire un radeau. J'en aurais été bien incapable, et j'aurais eu trop peur de rentrer dans la mer à nouveau. Je me rappelai alors, posée sur un rocher, la veste dont je m'étais séparé en me réveillant le premier jour. J'allai la chercher. Dans une poche je trouvai le carnet sur lequel je prenais mes notes sur le navire, et ma plume. Par bonheur, il était presque neuf : seules deux pages avaient été remplies déjà, que je déchirai. J'avais trouvé là de quoi empêcher mon esprit de devenir fou. J'allais écrire mes aventures.

Cependant, je n'avais pas d'encre. Je cherchai, parmi les fruits que j'avais à disposition, celui qui m'offrirait un jus assez sombre pour tenir lieu d'encre. Je n'en trouvai pas : tous avaient un jus clair, presque aussi clair que l'eau. J'avisai alors, balayant le sable de ses tentacules au rythme des flux et reflux qui le prenaient et le rejetaient, un poulpe. Un poulpe mort, dont la tête molle et branlante basculait d'avant en arrière sous les gifles des vagues, dans une chorégraphie pénible, lancinante. Je le regardai d'abord comme une nourriture providentielle amenée par les flots, puis je pensai que je ne savais pas depuis combien de temps il était mort. C'est alors que je me rappelai que le cadavre devait contenir une poche d'encre. J'allai le recueillir, je le sortis de l'eau et le traînai à la lisière du sable encore humide de la marée. L'illusion de la vie quitta son corps, qui se dégonfla lentement pour ne rester qu'un amas spongieux de chairs emmêlées et piquées de ventouses comme autant d'yeux vitreux qui me fixaient¹⁸. Bravant mon dégoût, j'empoignai la tête, je ramassai une coque creuse pour y recueillir l'encre et, à l'aide d'un fragment de coquillage tranchant j'entamai l'enveloppe translucide. L'encre ne se libéra pas tout de suite, quelques gouttes d'abord, extrêmement noires, émergèrent

¹⁸ En me relisant, je pense que ces yeux que je vis n'étaient autres que ma conscience qui me fixait à travers les regards de ceux que j'avais abandonnés dans les abîmes. (NDA)



à la surface, puis d'autres gouttes et enfin un filet, qui glissa lentement sur la planche¹⁹. J'avais mon encre²⁰.

Cependant, je n'avais pas d'aventure. Je cherchai alors la manière de raconter comment j'avais échoué sur la plage. Je commençai à écrire. Mais au bout de deux lignes l'horreur de ce que j'avais fait me poignarda la conscience : je ne pouvais raconter la vérité. Pire encore : si j'écrivais la réalité de mes journées à attendre sur la plage le salut divin, cela me la ferait apparaître encore plus désespérée et sans issue, et je n'en deviendrais fou que plus vite.

Je ne savais comment faire. Je ne pouvais mentir, je ne pouvais dire ce que je n'avais pas fait, ce serait une faute encore plus grave que celle que j'avais déjà faite : le Ciel ne me le pardonnerait pas. Si je voulais écrire sans mentir sur ce que j'avais fait, il me fallait inventer un autre moi, et l'observer. Ainsi je vivrais à travers un autre moi une réalité fictive qui permettrait à mon esprit de résister à une déchéance certaine si je ne le sollicitais pas. Mais si j'écrivais à la première personne, je mentirais à nouveau. J'eus alors l'idée de parler de cet autre moi en écrivant à la troisième personne²¹. Comme lorsque je parlais d'une personne à une autre personne. C'était une folie, mais je n'avais pas le choix. Je devais m'imaginer que moi étais lui, que je parlais de moi comme d'une autre personne.²²

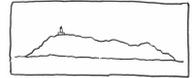
J'usai une page entière à me tromper, à essayer d'écrire « il » mais à écrire « je », tant j'en avais l'habitude inscrite dans les doigts. Mais je finis par réussir. Je déchirai cette première page et je commençai mon récit. C'est celui qui est inscrit sur les pages qui précèdent cette confession. J'ai ainsi mené le moussaillon à devenir capitaine. Pendant

¹⁹ La mention de *planche* est ici fort étonnante : s'agit-il d'une erreur de transcription de Borges, qui d'ailleurs ne fait pas mention de cette anomalie ? C'est peu crédible. S'agit-il d'une forme archaïque désignant une coque, et faisant référence aux planches constitutives de la coque d'un bateau ? Plus étonnant encore est l'absence de mention de Borges quant à la présence de ce mot. (NDE)

²⁰ L'usage de la sépia, extraite de la seiche, commence à être attestée au XVIII^e siècle, mais nécessite un traitement de purification. Même avec cela, ce pigment s'avère instable, ce qui nous porte à nous interroger sur la possibilité qu'un texte écrit avec une telle encre ait pu résister à plusieurs siècles d'exposition aux effets du climat et des micro-organismes. (NDE)

²¹ Ces réflexions d'ordre grammatical sont tout à fait incongrues sous la plume d'un moussaillon du XVII^e siècle. À présent que je termine de retranscrire ce texte, il ne fait plus aucun doute dans mon esprit qu'il est une pure mystification de la part de mon ami. Il ne fait aucun doute, non plus, qu'Amadeo savait que je la reconnaîtrai aisément. Il me reste donc une question que je regrette infiniment de ne pouvoir discuter avec lui : quel projet (car il en avait forcément un) voulait-il me proposer à partir de cette première expérience sur moi ? Avait-il l'intention d'inventer et générer la découverte d'un auteur aussi improbable que perdu dans l'oubli de l'Histoire ? Et à qui s'est-il associé pour réunir ce papier, cette encre et en simuler le vieillissement ? (NDT)

²² Cette alternance troisième-première personne, et surtout l'invention de la troisième personne, ferait-elle référence de manière discrète à une phrase du début de la nouvelle « Tlön Uqbar Orbis Tertius » (*Fictions*) : « Nous nous étions attardés à polémique longuement sur la réalisation d'un roman à la première personne, dont le narrateur omettrait ou défigurerait les faits et tomberait dans diverses contradictions, qui permettraient à peu de lecteurs – à très peu de lecteurs – de deviner une réalité atroce ou banale. » Cela rejoindrait la thèse de l'écriture de cette histoire par Borges lui-même, qui déposerait là un indice supplémentaire qu'il faut voir, dans les contradictions que nous avons relevées au fil de ce récit, l'évidence de sa signature. (NDE)



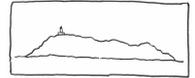
dix jours j'ai vécu une vie étonnante. Cependant cela devait avoir une fin. J'avais beau écrire de l'écriture la plus fine, les pages se sont remplies, jusqu'à ce qu'il ne m'en reste plus que trois. À ce moment, quand j'ai réalisé que mon aventure arrivait à son terme, j'ai senti que je commençais d'être atteint d'une nouvelle folie : celle de croire que celui dont j'écrivais l'histoire était bien moi. Et je n'avais plus de place pour continuer de la faire vivre. Alors j'ai arrêté d'écrire. Quand la lune est apparue dans le ciel, je l'ai regardée se miroiter dans l'eau, et j'ai cessé d'y voir les feux de mon vaisseau, comme chaque soir depuis le jour où j'avais échoué sur cette plage. Je savais qu'on ne viendrait plus me chercher. Il était temps que mon histoire se finisse et que je termine de la raconter à la première personne, pour avouer ma faute. Il ne me reste plus de place que pour demander pardon à ceux que j'ai abandonnés. Et si un jour ces lignes sont lues, je désire mettre en garde celui qui voudra un jour écrire à la troisième personne : il pourrait devenir fou s'il a plus de pages que moi devant lui.

Postface de l'éditeur

À présent que le lecteur a pu prendre connaissance du texte et des notes qui l'accompagnent, il convient de les analyser pour tenter de proposer une attribution à ce texte.

Nous commencerons par nous accorder avec l'affirmation de Borges, selon laquelle ce manuscrit échoué sur une plage serait un canular créé par son ami. Cela justifierait ensuite la proposition selon laquelle Borges, ayant eu connaissance de ce texte écrit non par un moussaillon, mais par son ami, et ce dans une période précédent d'une dizaine d'années ses premières œuvres de fiction, s'en serait par la suite inspiré. Nous relevons en effet la présence de nombreux thèmes chers à Borges, tels le tigre, la bibliothèque, le labyrinthe, le reflet, le temps.

Interrogeons à présent le fait que Borges, s'il ne l'a pas publié, a cependant intentionnellement conservé ce manuscrit, acceptant que la postérité en prenne connaissance. Il serait assez peu crédible qu'Amadeo Colón Ibáñez ait eu, à l'époque supposée de sa supercherie, une connaissance assez fine de Borges pour pouvoir déposer dans son texte des thèmes dont celui-ci lui aurait peut-être déjà parlé, mais qui



n'existaient pas encore dans son œuvre. S'agirait-il alors d'une forme d'aveu de la part de Borges que ces thèmes ne seraient pas siens, mais ceux d'Amadeo Colón Ibáñez ? Cela n'est pas à exclure, car nous savons combien Borges aimait se jouer de la réalité, et aurait donc pu vouloir laisser un doute sur l'authenticité de ses idées. Quelle est donc sa vraie position ? Quel est son rôle dans ce texte ? On sait combien il a commenté de livres qui n'existaient pas, et on imagine aussi combien de personnages il a inventés qui étaient peut-être réels. Il est dès lors très délicat de se prononcer sur la réelle invention de ce texte.

Continuons alors notre analyse. On rencontre ici un jeu sur les niveaux de narration, cher à l'auteur : Borges annonce puis transcrit un texte transmis par un ami, qui consiste en la confession d'un naufragé qui écrit l'histoire d'un capitaine. La structure du texte elle-même nous porte à penser que la totalité de celui-ci serait une invention de Borges, et qu'Amadeo Colón Ibáñez – dont aucune trace n'existe autrement que dans ce texte – n'a jamais existé, de même que le carnet du moussaillon. Thèse rejointe par le fait que celui-ci n'a pas été retrouvé dans les archives de Borges.

Cependant, la récurrence de thèmes borgiens, posés ça et là sans pertinence claire, nous apparaît comme des réminiscences quelque peu artificielles de son œuvre future. À cela s'ajoute une étonnante surenchère de situations faisant intervenir maladroitement des mécanismes d'anamorphose visuelle ou sonore (l'arbre-tigre, la grappe d'îlots, le ruisseau, l'écho), dans lesquelles on verrait presque davantage un exercice sur un thème comme « l'île des anamorphoses », par exemple, qu'un procédé effectivement nécessaire au développement de la narration. Accordons dans un premier temps à Borges, s'il doit en être l'auteur, les défauts d'une œuvre de jeunesse dans laquelle on peut déjà trouver les prémices de ce qu'il développera plus tard, ce qui en ferait un texte aussi fondateur qu'émouvant.

Mais il reste cependant une dernière option : si les analyses menées à l'Institut de Graphologie Comparée de Buenos Aires n'avaient pas formellement attribué l'écriture de ce texte à Borges, on serait tenté de voir dedans un pastiche reprenant quelques thèmes de prédilection de l'auteur. Il s'agirait alors d'une supercherie plus récente de la part d'un technicien de talent, qui aurait les moyens d'imiter l'écriture de Borges avec assez d'habileté pour tromper l'Institut. Une telle supposition nous mènerait alors devant une nouvelle hypothèse : nous serions confrontés ici au récit des aventures d'un capitaine, qui n'est autre qu'un moussaillon, qui n'est autre qu'Amadeo Colón Ibáñez,



qui n'est autre que Jorge Luis Borges, qui n'est autre qu'un pasticheur. Et... si l'idée que ce texte est un pastiche de Borges nous avait été soufflée par Borges lui-même, à travers les indices déposés dans le texte comme dans ses notes ? Il n'est pas à exclure que nous soyons ici face au pastiche par Borges d'un pastiche de Borges. La découverte tardive de ce manuscrit irait bien dans le sens d'un canular orchestré par l'auteur lui-même, dont il nous resterait alors à trouver le complice.

La seule chose dont nous pouvons être sûrs, c'est que Borges se serait certainement amusé de nos questionnements et tentatives de réponses sur ce texte qui, sans aucun doute, continuera à faire couler de l'encre.